

## ESPACE GÉOGRAPHIQUE ET ESPACE CULTUREL : LE *DE EUROPA* DE ENEA SILVIO PICCOLOMINI

Enea Silvio Piccolomini (1405-1464) a laissé un ensemble non négligeable d'ouvrages<sup>1</sup> témoignant de ses intérêts pour la littérature géographique et historique. Parmi ceux-ci, deux textes que leur titre<sup>2</sup>, sinon leur contenu, rattachent au genre des cosmographies : *De Europa* et *Asia*. Le premier fut écrit entre février et août 1458<sup>3</sup>, alors qu'Enea, cardinal de Sainte-Sabine, ignorait qu'il allait être élu pape, le 18 août de cette même année, sous le nom de Pie II, et couronné le 3 septembre suivant ; le second fut rédigé pendant son pontificat, dans sa villégiature de Tivoli, de juillet à octobre 1461<sup>4</sup>. Toutefois, ces ouvrages, à trois ans de distance, ne participent pas d'un projet commun : rien n'indique, en effet, qu'en 1458 Piccolomini ait jamais pensé intégrer le *De Europa* dans une description du monde connu à l'époque. Pour ne s'en tenir qu'à la dépendance aux sources anciennes, Piccolomini avait de l'Europe, dont il avait parcouru une bonne partie, une connaissance beaucoup moins livresque qu'il ne pouvait en avoir de l'Asie, qu'il décrit en puisant dans les informations que les auteurs de l'Antiquité lui apportaient sur un continent inconnu. Par ailleurs, le *De Europa*, comme nous le verrons, s'enracine dans une réflexion plus attentive à une réalité immédiate, d'ordre politique et culturel. Les deux textes furent d'abord édités séparément<sup>5</sup>, puis réunis pour la première fois par une édition parisienne, en 1509, sous le titre *Cosmographia*<sup>6</sup>. Le curateur en était un imprimeur humaniste, Geoffroy de Tory de Bourges.

---

<sup>1</sup> Citons au moins : Aen. Sylvii qui postea summus pontifex, Pii II Nomen obtinuit, *Historia Gothorum*, Francofurti et Lipsiae, MDCCXXX (cf. n. 22) ; Enea Silvius Piccolomini, *Historia austriacalis*, in *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores Rerum germanicarum*. Nova Series. XXIV, Einleitung von M. Wagendorfer, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 2009 ; Aeneas Silvius, *Germania* (und Jakob Wimpfeling : *Responsa et replicae ad Eneam Silvium*), herausgegeben von A. Schmidt, Böhlau, Köln, 1962 (cf. n. 11) ; Ae. S. Piccolomini, *Historia Bohemica*, éd. J. Hejnic et H. Rothe, Köln, Böhlau Verlag, 2005 (avec traduction en allemand).

<sup>2</sup> *De Europa* est le titre courant : *De gestis sub Friderico III* répondrait davantage aux intentions formulées dans l'*incipit* sur lequel nous reviendrons.

<sup>3</sup> N. Casella, « Pio II tra geografia e storia : la *Cosmografia* », *Archivio della Società romana di Storia patria*, vol. XCV, 1972, p. 39-43, conclut à une datation entre février et juin 1458 pour la partie consacrée à l'Italie. — Dans le même sens, B. Baldi, « Enea Silvio Piccolomini e il *De Europa* : umanesimo, religione e storia », *Archivio Storico Italiano*, CLXI, 2003, p. 645 : fin juin-début août 1458. — Dans sa dédicace du 29 mars 1458, Enea laisse entendre qu'une partie de l'ouvrage était déjà terminée : *Eneae Silvii Piccolominei postea Pii PP. II de Europa*, a cura di A. van Heck, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2001, p. 25 : *edidi igitur breuem historiam*. Toutes nos citations du *De Europa* sont empruntées à cette édition.

<sup>4</sup> « Par la suite, quand le pape trouva à Tivoli un peu de loisir, il décrit l'Asie, prenant à Ptolémée, Strabon, Pline, Q. Curce, Julius Solinus, Pomponius Mela et autres auteurs anciens ce qui lui parut utile à la connaissance de la question ». *Pii II Commentarii rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, a cura di A. van Heck, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1984, p. 343 (V, 26) : *pontifex postea nactus otii paululum apud Tibur Asiam ipsam descripsit, ex Ptolomeo, Strabone, Plinio, Q. Curtio, Iulio Solino, Pomponio Mela et aliis ueteribus auctoribus que sibi uisa sunt ad rei cognitionem idonea suscipiens*.

<sup>5</sup> Pour l'*Asia* : Pii II Pontificis Maximi *Historia rerum ubique gestarum cum locorum descriptione non finita Asia minor*, Impressum Venetiis, per Iohannem de Colonia et Iohannem Manthen anno millesimo CCCCLXXVII [1477] ; pour le *De Europa* : Aeneas Silvius, *In Europam*, Memmingen, Albrecht Kunne, [1490 ?] ; *Europa*, Pii Ponti. Maximi, *nostrorum temporum varias continens historias*, Impressum Venetiis per Otinum Papiensem de Luna, MCCCCI [1501]. Voir N. Casella, « Pio II tra geografia e storia », p. 108-112 pour une bibliographie des éditions du *De Europa* et de l'*Asia*.

<sup>6</sup> *Cosmographia Pii Papae in Asiae et Europae eleganti descriptione Asia. Historias rerum ubique gestarum cum locorum descriptione complectitur. Europa temporum auctoris varias continet historias*, Impressa est [...] per Henricum Stephanum impressorem diligentiss. Parrhisij, M. D. IX. [1509]. — On doit au curateur la division du *De Europa* en 65 chapitres ou paragraphes. — Sur ces diverses éditions : L. Guerrini, « Umanesimo e geografia in Enea Silvio

L'objet de cette brève étude est le *De Europa*, où le problème de l'espace européen et de sa définition se pose, pour Piccolomini, de manière aiguë. Si le terme d'« espace » comporte l'évidence d'une Europe géographique ou naturelle, voire cartographique, il n'englobe pas moins la réalité plus complexe d'une Europe identifiable par des traits communs, anthropologiques, ethnographiques, culturels et historiques, une réalité qui ne peut nier l'épaisseur de l'histoire de l'Europe, ses représentations successives depuis l'Antiquité, et dont héritent Piccolomini et l'humanisme. Mais cet espace s'est révélé, avec l'histoire, mouvant, les *terrae incognitae* ont reculé, les paysages et les caractères des peuples ont été remodelés sous l'effet de la christianisation. Enea Silvio est héritier, comme ses contemporains, d'un sentiment d'identité collective européenne qui a émergé depuis l'An Mille, la Chrétienté<sup>7</sup>. Mais l'Empire, comme facteur d'unification, s'est grandement délité au XV<sup>e</sup> siècle, alors que la Chrétienté est elle-même lacérée par les mouvements de contestation au sein de l'Église, confrontée aux « hérésies » résurgentes. Cette Europe est aussi celle des États nationaux et des guerres où ils s'opposent, à l'image de cette guerre de Cent Ans qui ne prend fin qu'en 1453. La poussée ottomane aux frontières de cette Chrétienté tend à en amenuiser les espaces, la prise de Constantinople en 1453 mettant fin à l'Empire d'Orient, romain et chrétien. On ne peut aborder le *De Europa* sans tenir compte de cette réalité dont Piccolomini s'était fait l'observateur attentif et passionné, comme en témoigne sa correspondance, ses engagements en faveur d'une « croisade » défensive contre l'expansionnisme turc sur le continent. La rédaction du *De Europa* doit également à des facteurs circonstanciels, entée sur une réalité géopolitique contemporaine, enracinée dans la recherche d'une unité et d'une identité au moment où celles-ci pouvaient paraître menacées à l'auteur. L'ouvrage, à la croisée de la géographie et de l'histoire, vise donc à définir comme Européen ce qui est « de l'Europe » comme civilisation<sup>8</sup>.

Esquissons d'abord le plan de l'ouvrage, en signalant l'impossibilité de faire correspondre les régions ou entités politiques à leurs réalités actuelles : Hongrie, régions composant les actuelles Roumanie et Bulgarie, partie orientale de la péninsule balkanique occupée par les Turcs, prétexte à cinq chapitres sur l'historique du conflit avec les Ottomans, Grèce et autres régions des Balkans (Albanie, Bosnie, Dalmatie), les États alpins, l'Autriche, l'Europe centrale, l'Europe septentrionale (Pologne, États de la Baltique), l'Allemagne du Nord, comprenant le Danemark, la Frise, les provinces allemandes à l'est du Rhin jusqu'à la Souabe et la Bavière. Après la Savoie, la France, les îles britanniques (l'Irlande n'occupe que quelques lignes), la péninsule ibérique : au total, 47 chapitres. Les suivants (18) sont exclusivement consacrés à l'Italie et à ses États. Leur densité, toutefois, occupe plus d'un tiers de l'ouvrage. La division de l'espace correspond à un mode de représentation de l'espace hérité de

---

Piccolomini », *Nymphilexis. Enea Silvio Piccolomini, l'Umanesimo e la geografia*, Roma, Edizioni dell'Associazione Culturale Shakespeare and Company2, 2005, p. 229-247.

<sup>7</sup> J. Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Paris, Seuil, 2003, p. 71 : « Tout au cours de la période carolingienne et postcarolingienne aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, les textes emploient plus souvent qu'on ne l'a dit le terme Europe [...]. L'emploi du terme Europe signifiait donc le sentiment d'une certaine communauté antérieure à la christianisation, mais à partir du XI<sup>e</sup> siècle, si le sentiment de cette identité collective persiste et se renforce même chez les "Européens", c'est un nouveau vocable qui exprime le plus souvent ce sentiment, celui de Chrétienté. » Voir *ibidem* le chapitre V intitulé *La « belle » Europe des villes et des universités. XIII<sup>e</sup> siècle*, pour une définition culturelle de l'Europe. Sur l'idée d'Europe dans l'histoire, parmi d'autres : D. Hay, *Europe. The emergence of an Idea*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1968 (1957), p. 83-87 (le concept d'Europe chez Piccolomini) ; J. B. Duroselle, *L'idée d'Europe dans l'Histoire*, Paris, Denoël, 1965.

<sup>8</sup> Nous empruntons l'expression à Ch.-O. Carbonell, *Une histoire européenne de l'Europe. Mythes et fondements (des origines au XV<sup>e</sup> siècle)*, ouvrage collectif, Toulouse, éditions Privat, 1999, p. 25 : « Le premier principe [pour écrire une histoire de l'Europe] est de recourir comme critère de délimitation à l'histoire, et non plus à la géographie. Est européen non pas ce qui est dans l'Europe-continent mais ce qui est de l'Europe-civilisation. »

l'Antiquité, rendu intelligible par la division en régions, en provinces et en peuples, situés les uns par rapport aux autres :

Quant à la Thrace [...] c'est une très vaste province, étendue et large : du côté de l'est, elle rencontre la mer Noire et la Propontide, au sud la mer Égée, le fleuve Strymon et le territoire macédonien ; l'Ister [Danube inférieur] ferme le nord ; les monts de Péonie d'une part, de l'autre la Pannonie et les eaux de la Save sont à sa bordure occidentale<sup>9</sup>.

La plupart pensent que les Saxons s'étendent jusqu'au Rhin. Les Danois occupent la région du nord et la mer Baltique, les Franconiens, les Bavares et les Bohêmes sont établis au sud ; les Silésiens et les Prussiens occupent la région orientale<sup>10</sup>.

Dans cet ensemble, les parties relatives à l'Allemagne et à l'Italie tiennent une place importante. L'auteur, secrétaire et diplomate au service de Frédéric III, empereur germanique, connaissait bien l'une et l'autre. La première recouvre une entité politique, morcelée, l'Empire Romain germanique, mais dont Piccolomini mesure avant tout les potentialités humaines. Ouvrons une brève parenthèse. Pour répondre aux critiques à l'encontre de l'Église romaine – coupable de retarder les progrès de la nation allemande par ses incessantes ponctions d'argent – dont s'était fait le porte-parole Martin Mayr, chancelier de l'archevêque de Mayence, E. S. Piccolomini avait écrit, entre la fin 1457 et le début 1458, un texte intitulé *Germania*<sup>11</sup>. La réalité politique de l'Allemagne y est dépeinte par Enea avec lucidité, dans ses faiblesses institutionnelles et dans ses atouts (richesse économique et puissance démographique), et confirme son intuition première : seul le rétablissement de l'autorité absolue peut restituer à l'Empire la grandeur passée. Une partie de l'ouvrage relève de la littérature géographique et chorographique, par les descriptions des paysages et des fleuves. Sa vision de l'Allemagne est incontestablement libérée des clichés entretenus par une approche livresque (César et Tacite) : elle est celle qu'il a connue et parcourue. Quant à l'Italie, l'importance qui lui est accordée tient à son rôle de premier plan dans la naissance et la promotion de la nouvelle culture, celle que nous appelons humanisme, mais aussi au rôle primordial attribué par Piccolomini aux États de l'Église et à la papauté, véritable centre stratégique, religieux et culturel, de l'Europe. Un troisième point mérite d'être liminairement souligné : l'importance que revêtent dans la première partie de l'ouvrage les informations relatives à l'occupation par les Turcs des zones de la péninsule balkanique appartenant naguère à l'Empire (défunt) byzantin. Cette partie de l'Europe chrétienne est désormais sous la loi d'un peuple et d'une religion étrangers à ses traditions et à ses mœurs.

Dans sa dédicace à Antonio de la Cerda, Enea explique qu'un libraire allemand lui a passé commande d'une suite à donner au *Liber Augustalis* de l'historien Benvenuto Rambaldi da Imola, une sèche chronologie des empereurs romains et germaniques qu'il aurait complétée, tout en lui donnant l'idée d'un résumé sur les principaux événements de son temps<sup>12</sup>. On constate que Piccolomini privilégie le présent immédiat au passé éloigné, et englobe sous le règne de l'empereur Frédéric III les faits marquants qui se sont déroulés

---

<sup>9</sup> *De Europa*, p. 59 (§18) : *Thracia vero [...] amplissima provincia est longe lateque patens, cui ab oriente euxinum pelagus ac Propontis occurrit, a meridie egeum mare et Strimon fluvius simulque macedonicus ager ; septentrionem Hister claudit ; occidentis oram cum Peonie montes, tum Pannonia et Sava exceptis amnis.*

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 126 (§104) : *plerique usque ad Renum protendi Saxones arbitrati sunt. Aquilonarem plagam Dani obtinent et mare balteum, ad meridiem Francones, Boioarii et Bohemi siti sunt ; orientalem plagam Slesite simul ac Pruteni obtinent.*

<sup>11</sup> Aeneas Silvius, *Germania* (und Jakob Wimpfeling *Responsa et replicae ad Aeneam Silvium*). La *Germania* fut publiée dès la fin 1496 sous le titre *De situ, ritu et moribus Germaniae descriptio*. En réalité, ce titre ne correspond qu'en partie à son contenu.

<sup>12</sup> *De Europa*, p. 25 : *At cum subiret mentem multa et magna inter christianos gesta esse ab eo tempore, quo Fridericus accepit, usque in hanc diem, opusculum seorsum edere statui, in quo singularia quedam eius temporis sub compendio ad posteritatis memoriam transmitterem digna memoratu.*

« chez les Chrétiens » (*inter christianos*). L'intention est confirmée dans l'introduction à l'ouvrage :

transmettre très brièvement à la postérité les faits, qu'on dit être dignes de mémoire et dont j'ai eu connaissance, survenus sous Frédéric, empereur troisième du nom, parmi les Européens et les insulaires qu'on désigne sous le nom de Chrétiens<sup>13</sup>.

L'identification des « Chrétiens » aux « Européens » est sans ambiguïté. Pour les historiens, ce serait le premier emploi de l'adjectif *Europeos (homines)* au lieu de *Europenses*<sup>14</sup>. La philologie permet ici de percevoir une définition d'ordre historique – l'appartenance à une communauté humaine, pouvant s'identifier par des traits communs (la religion et la culture chrétienne – mais aussi une entité géographique, identifiable à l'intérieur d'un territoire aux limites circonscrites, ou à circonscrire. La partition de l'ouvrage est géographique, avec des vues géopolitiques qui en expliquent, comme nous le soulignerons, l'orientation inhabituelle (de l'ouest vers l'est, ou de l'Orient vers l'Occident). La déclaration liminaire laisse toutefois supposer un intérêt pour les « faits marquants » (*gesta*), et non une description de l'Europe. Mais la référence à la diversité des réalités humaines (*Europeos [...] homines*) suggère une approche qui n'exclura pas un recours à la toponymie, non plus qu'aux délimitations ethniques et linguistiques. Or, dans un *excursus*, Enea se défend d'avoir voulu écrire une « géographie » :

Quoique notre propos ne soit pas d'écrire une géographie, pourtant parfois l'histoire même que nous écrivons requiert que soient précisés les noms de lieux ; en effet, elle gagne ainsi en clarté<sup>15</sup>.

Pour la compréhension de l'histoire, il est donc nécessaire d'intégrer une configuration des lieux. L'espace de la géographie tend à se rapprocher au plus près de l'espace de l'histoire.

Par ailleurs, Piccolomini se veut synthétique, allant à l'essentiel (*quam brevissime*), au point de se justifier, dans un autre *excursus*, d'avoir outrepassé cette mesure en mentionnant nommément les villes de la Saxe (*Excessimus scribendi modum Saxonie ciuitates nominatim commemorantes*<sup>16</sup>). Mais, dans ce cas, la digression géographique est justifiée par l'objectif de l'auteur qui est de « mettre les choses sous les yeux » (*res oculis subjicere*) :

Nous l'avons fait parce que les auteurs anciens n'ont pas été très loquaces à propos de l'Allemagne et ils ont en quelque sorte parlé en rêveurs de ce qui la concernait, comme si cette nation se trouvait en dehors de la terre. Pour cette raison, on nous pardonnera [...] si, décrivant les provinces germaniques, nous avons été, dans le but de mettre les choses sous les yeux, un peu trop prolixes, et avons dépassé les limites de notre propos<sup>17</sup>.

---

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 27 : *Que sub Friderico, tertio eius nominis imperatore, apud Europeos et, qui nomine christiano censentur, insulares homines gesta feruntur memoratu digna mibique cognita, tradere posteris quam brevissime.*

<sup>14</sup> P. Grattarola, « Il concetto di Europa alla fine del mondo antico », *L'Europa nel mondo antico*, a cura di M. Sordi, Contributi dell'Istituto di storia antica, vol. 12, Milano, Pubblicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore, 1986, p. 174-191, cite des emplois du terme *Europenses* pour désigner les Francs et leurs alliés vainqueurs des Arabes en 732 (p. 190) : *diluculo prospiciunt Europenses Arabum tentoria ; Europenses vero...in suas se leti recipiunt patrias (Continuatio Hispana ad ann. 754).*

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 58 (§ 17) : *quamuis non est propositi nostri geographiam edere, licet aliquando historia ipsa, quam scribimus, locorum aliquam significationem requirat ; sic dilucidior redditur.*

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 133 (§ 114).

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 133 (§114) : *id fecimus, quia ueteres scriptores parcissime de Germania locuti sunt et, tamquam extra orbem ea natio iaceret, somniantes quodammodo res germanicas attingunt. Ob eam rem dabitur mibi uenia [...], si germanicas describentes prouincias, ut res oculis subiciamus, paulo prolixiores fuerimus, propositi nostri metas egressi.* — Pour désigner l'Allemagne, Piccolomini emploie deux mots : plus généralement *Germania*, moins souvent *Alamania* (une occurrence dans le

Sous l'intention légèrement polémique à l'égard des « auteurs anciens » (qu'il n'identifie pas autrement), Piccolomini exprime sa volonté de ne pas présenter aux lecteurs une géographie « rêvée », comblant par le merveilleux la méconnaissance des réalités. Il s'agit pour lui de combler les lacunes sur une partie de l'Europe qu'il prétend mieux connaître que ses prédécesseurs historiens ou géographes, une Allemagne réelle et remarquable par l'extension de son territoire, par l'expansion de sa population, par le développement de ses villes. Il lui importe de faire voir, mieux que ne le ferait une cartographie<sup>18</sup>, le dense réseau des villes, réalité humaine qui ne saurait plus être reléguée « hors de la terre » habitée.

La référence aux *ueteres scriptores* invite à examiner rapidement le rapport établi par Enea Silvio avec ses principales sources. Ses lectures, en ce domaine, sont essentiellement redevables de la culture humaniste du temps. Il utilise l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien (livres III et IV consacrés à l'Europe), la *Cosmographie* de Ptolémée introduite dans le milieu humaniste florentin au début du XV<sup>e</sup> siècle dans la traduction (entre 1406 et 1410) de Jacopo Angeli, le *De chorographia* de Pomponius Mela (lu par les humanistes sous le titre de *Cosmographia*)<sup>19</sup>, la *Géographie* de Strabon traduite par Guarino Veronese et par Gregorio Tifernate, dont les traductions commençaient à circuler en copies manuscrites<sup>20</sup> (ces mêmes sources sont également données par l'historien Flavio Biondo pour son *Italia illustrata*<sup>21</sup>, écrite entre 1449 et 1451). Il emprunte également à l'abrégé de Justin, *Trogi Pompei historiarum philippicarum epitoma*, et à l'*Histoire des Goths (Getica)* de l'historien Jordanès, déjà utilisée quand il rédigea, en 1453, son *Historia Gothorum*<sup>22</sup>. On ne peut exagérer la part faite à ces emprunts dans l'économie générale de l'ouvrage : elle dépend essentiellement d'une lecture critique de ces sources. Leur comparaison met en évidence les contradictions entre les auteurs antiques, la nécessité de confronter ce savoir avec le réel, comme l'avait perçu de manière très nouvelle Pétrarque<sup>23</sup>. Dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, cette attitude critique se généralise. Piccolomini ne manque pas de soulever les problèmes ainsi posés par les dénominations, qu'il s'agisse de topographie ou de peuples : « Quant aux noms sous lesquels l'Antiquité a

---

*De Europa* dans sa variante *Alemania* : § 98) qui est utilisée à diverses reprises dans les *Commentarii : Pii II Commentarii rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, a cura di A. van Heck, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1984, vol. 1 : *lues, que totam Alamaniam infecit*, p. 53 (I, 9) ; *in Alamaniam*, p. 116 (II, 2), et *passim*.

<sup>18</sup> Dans l'édition de Bâle de 1551, Aeneae Sylvii Piccolominei Senensis, *qui post adeptum Pontificatum Pius eius nomini Secundus appellatus est, opera quae extant omnia...* / Basileae / per Henrichum Petri mense augusto an. MDLI [1034 p.], des cartes, œuvres de Sebastian Münster (1488-1552), sont insérées dans le texte du *De Europa* : pour plus de précisions, voir A. Scafi, « Pio II e la cartografia : un papa e un mappamondo tra Medioevo e Rinascimento », *Enea Silvio Piccolomini. Pius Secundus Poeta Laureatus Pontifex Maximus*, Atti del Convegno Internazionale 29 settembre-1 ottobre 2005 Roma, a cura di M. Sodi e A. Antoniutti, Roma, Edizioni Shakespeare and Company-Libreria Editrice Vaticana, 2007, p. 239-261.

<sup>19</sup> Sur la redécouverte de Pomponius Mela au XIV<sup>e</sup> siècle, voir N. Bouloux, *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV<sup>e</sup> siècle*, Turnhout, Brepols [Orbis Terrarum, 2], 2002, p. 159-168.

<sup>20</sup> L. Guerrini, « Geografia e politica in Pio II », *Nymphilexis*, p. 34. — Le pape Nicolas V avait chargé Guarino et Tifernate de traduire la *Géographie* de Strabon. Les traducteurs se répartirent les livres, mais finirent par proposer chacun une traduction complète. Leurs textes commencèrent à circuler vers 1456-1458. Enea cite d'après ces versions en latin. — Sur Strabon au Quattrocento : G. Aujac, « La géographie grecque durant le Quattrocento : l'exemple de Strabon », *Geographia antiqua*, II (1993), p. 147-169.

<sup>21</sup> Biondo Flavio, *Italy Illuminated*, edited and translated by Jeffrey A. White, Harvard University Press, Cambridge (Mass.)-London, 2005, vol. I, Books I-IV, p. 14 (Liber I, I, 5).

<sup>22</sup> *Aen. Sylvii qui postea summus pontifex, Pii II. Nomen obtinuit, Historia Gothorum*, Francofurti et Lipsiae, MDCCXXX, p.1 : *incidit in manus meas Jordanis historia, quae res Gothorum continet : perlegi, invenique, quod cupiebam*.

<sup>23</sup> N. Bouloux, *Culture et savoirs géographiques*, p. 195 : « La prise de conscience des contradictions des textes amène Pétrarque à développer une méthode géographique nouvelle fondée sur la confrontation des textes, du réel et par la mise à contribution de tous les outils permettant d'établir l'exactitude géographique, y compris les cartes. »

désigné les habitants de cette terre [la Westphalie], c'est difficile à dire en raison des désaccords entre les auteurs. » Ptolémée appelle les riverains du Rhin *Bussatores* [...] *Paruos, Sicambros, Oquenos et Longobardos*, Strabon *Sugambros*, et *Bructeros* ceux qui habitent près de l'Ems (*circa Amasim fluvium*) : ces derniers, défaits par Drusus, se sont dispersés vers le nord et l'océan : « Pour cette raison, nous pouvons conjecturer que ce sont ces peuples du nord que l'on appelle aujourd'hui Prussiens (*Pruteni*) », la langue ayant changé *Bructeros* en *Prutenos*. Piccolomini ne s'arrête pas à ces divergences (qui pourraient égarer les lecteurs), il localise, sur une base qui lui paraît étymologiquement sûre, une réalité de l'Europe du présent que recouvre le nom « Prussiens ». Ailleurs, il n'hésite pas à prendre en défaut la science des Anciens :

Ils rapportent qu'on l'appelle Istrie, du fleuve Ister dont ils ont cru à tort qu'il s'écoulait depuis le Danube jusque dans la mer Adriatique. Pomponius Mela et [Cornelius] Nepos, habitant des rives du Pô, ont prêté l'oreille à cette erreur. En effet, aucun fleuve ne vient du Danube se jeter dans la mer Adriatique<sup>24</sup>.

Le souci d'exactitude géographique naît précisément de cette confrontation critique avec les Anciens<sup>25</sup>, inévitable, car elle permet une contextualisation des connaissances nécessairement liées à l'évolution des choses dans le temps. À propos de la Bavière [la *Boioaria* des très vieux manuscrits, la *Bavaria* moderne] et des Bavarois [*Boioarii*]<sup>26</sup>, Piccolomini relève que les informations données par Strabon, probables pour son temps, ne sont plus d'actualité :

À présent, ce peuple est germanique, parlant la langue teutonique. Et ce n'est plus une région inculte, comme le rapporte Strabon, comme elle l'était peut-être de son temps. Maintenant, elle est admirablement cultivée et possède de grandes et ambitieuses cités<sup>27</sup>.

La division de l'Europe sur des critères géographiques est source de difficultés. Recourir à la toponymie antique signifie la comparer avec la moderne, en tenant compte de localisations changeantes. Les toponymes changent parce qu'ils désignent des réalités elles-mêmes mouvantes. À la géographie de l'Europe des Anciens, laissée en transparence, Piccolomini superpose une carte nouvelle, redessinée par la mobilité des frontières et des contours. Leurs dilatations ou leurs contractions spatiales tendent à coïncider avec les développements et les régressions qui ne sont que l'espace de l'histoire :

Il ne m'échappe pas que la description des provinces présente beaucoup de difficultés, quand on trouve entre les auteurs eux-mêmes, qu'il nous faut bien suivre, non seulement des différences, mais des avis opposés et de forts désaccords, et dans les limites des provinces mêmes, de fréquents changements dus à l'autorité ou à la puissance dominante ; car telle province autrefois très vaste, a disparu de nos jours ou s'est bien restreinte ; et nous voyons, au contraire, telle autre qui n'était rien ou très petite, qui est à présent très étendue et très florissante. Nos ancêtres ne

---

<sup>24</sup> *De Europa*, p. 95 (§62) : *Histriam ab Histro amne dictam ferunt, quem a Danubio in Hadriam fluere falso credidere. Cui errori et Pomponius Mella et Nepos, Padi accola, aures adhibuit ; nullus enim ex Danubio amnis in Hadriaticum effunditur mare.* Piccolomini suit Pline qui avait souligné (*Historia Naturalis*, livre III, 18) l'erreur de Nepos.

<sup>25</sup> Sur cette confrontation, en particulier avec Ptolémée et Strabon : D. Defilippis, « Modelli e fortuna della *Cosmographia* di Pio II », *Pio II umanista europeo*, Atti del XVII Convegno Internazionale (Chianciano-Pienza 18-21 luglio 2005), Firenze, Franco Cesati editore, 2007, p. 217-236.

<sup>26</sup> *De Europa*, p. 160 (§ 140) : *uerum, cum reperiam ueustissimos codices Boioariam appellare, quam moderni Bauariam dicunt.*

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 161 (§ 140) : *ea nunc germanica gens est, sermone utens theutonico. Neque deserta regio, ut Strabo tradit [Strabo, VII, 1, 5], quod suo fortasse tempore fuit. Nunc cultissima est, magnas atque ambitiosas ciuitates habens.*

connaissaient pas la Longobardia ni la Romandiola ; notre époque ignore totalement l'Insubria, l'Emilia et la Flaminia. Sous le roi Émathion (qui donna son nom à l'Émathie) la Macédoine était enfermée en de très étroites limites ; par la suite, la vertu de ses rois et l'activité de son peuple lui permit de soumettre les peuples voisins et d'étendre son territoire<sup>28</sup>.

Si les problèmes liés au changement des noms qui, dit-il, peut désorienter les lecteurs, avaient déjà été largement soulignés par Boccace, Pétrarque ou Domenico Silvestri au siècle précédent, en revanche, la nouveauté du *De Europa* tient ici à la correspondance établie entre régions ou territoires et entités politiques : les États s'agrandissent en élargissant leurs bornes, en reculant celles des peuples limitrophes, qu'ils absorbent en tout ou en partie. Au delà des intérêts pour l'exactitude géographique, comme en témoignait parmi d'autres le passage cité sur le cours de l'Ister ou du Danube, et la correspondance de Piccolomini<sup>29</sup>, ce sont les tracés des états et des nations modernes qui constituent la configuration nouvelle de l'Europe et de ses peuples. On ne peut donc désigner par une terminologie ancienne des réalités humaines qu'elles ne recouvrent plus exactement :

Quelques-uns appellent cette province [la Hongrie] Pannonie, comme si les Hongrois étaient venus remplacer les Pannoniens. Mais en vérité la Hongrie ne recouvre pas les limites de la Pannonie et celle-ci ne s'étendait pas autrefois en largeur autant que la Hongrie de nos jours<sup>30</sup>.

Il est difficile, dans l'état de la recherche actuelle, de relier la conception du *De Europa* à des intérêts cartographiques précis. Piccolomini, contrairement à *l'Asia* où il mentionne explicitement des cartes géographiques, n'en fait pas état dans son texte. En ce qui concerne les sources plus récentes, telles que les encyclopédies médiévales, les nouvelles sources apparues en Italie aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles<sup>31</sup>, à l'exception de Pomponius Mela, les textes anciens de grande diffusion comme les *Collectanea rerum memorabilium* de Solin, le *De locis orbis et insularum et marium* de Riccobaldus de Ferrare, nous pouvons conjecturer que s'il en a eu connaissance, il a pu en faire ponctuellement usage sans les citer. Il connaît Solin, qu'il utilisera pour *l'Asia*, mais on peut se demander si sa curiosité rationnelle et scientifique pouvait accorder aux prodiges et aux merveilles (*mirabilia*) géographiques le même intérêt que les lecteurs du Trecento ; le *De montibus* de Boccace, répertoire géographique et toponymique du monde ancien, opte pour une géographie historique, aux antipodes du projet

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 58 (§ 17) : *Non me latet difficillimam esse prouinciarum descriptionem, quando et auctores ipsi, quos imitari oportet, non solum uarij, uerum etiam inter se contrarij ac magnopere dissentientes inueniuntur, et ipsarum prouinciarum limites pro dominantium auctoritate ac potentia sepe numero commutati ; nam que prouincia latissima quondam fuit, etate nostra extincta est aut permodica ; contra uero que nulla uel minima extitit, nunc latissimam florentissimamque uidemus. Longobardiam ac Romandiolum non cognouere maiores ; nostra tempora Insubriam, Emiliam ac Flaminiam prorsus ignorant. Macedoniam sub Ematione rege (a quo Emathia cognominata) perangusti clausurunt termini ; uirtus postea regum et gentis industria subactis finitimis populis longe ac late protendit. — La « Romandiola » est l'actuelle Romagne.*

<sup>29</sup> L'intérêt d'Enea pour les cosmographies n'apparaît pas avec le *De Europa*. Sa correspondance en porte la trace. Dans une lettre, Alphonse d'Aragon avait fait mention des « Deux Siciles », au grand étonnement d'Enea qui écrit (13 septembre 1443) : « Le fait est que j'ai lu beaucoup d'histoires, et j'ai aussi examiné attentivement une cosmographie, et n'y ai jamais trouvé qu'une seule Sicile, qu'on appelle tantôt Sicania tantôt Trinacria. » (*Legi namque multas historias, cosmographiam quoque perscrutatus sum nec unquam Siciliam reperi nisi unam, que tum Sicania tum Trinacria dicta est*), cité de Enea Silvii Piccolomini *Epistolarium seculare, complectens De duobus amantibus, De naturis equorum, De curialum miseris*, post R. Wolkan iterum recognouit edidit Adrianus van Heck, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2007, p. 169 (74). Sur les intérêts très tôt manifestés par E. S. Piccolomini pour la géographie et l'histoire, et sur leur genèse : L. Guerrini, *Un pellegrinaggio secolare. Due studi su Enea Silvio Piccolomini*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2007, p. 1-109 (*Un ordine ancora imperfetto. Ricerche sulla genesi degli interessi geografici e storici di Enea Silvio Piccolomini*, 1430-1445).

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 27 (§ 1) : *hanc prouinciam nonnulli Pannoniam uocant, tanquam Hungari Pannoniorum loco successerint. Verum neque Hungaria Pannonie terminos implet neque illa tam lata olim fuit quam nostra etate Hungaria.*

<sup>31</sup> N. Bouloux, *Culture et savoirs*, p. 143-176 (*Nouvelles sources et nouvelles lectures des sources anciennes*).

piccolominien. Un inventaire alphabétique du type de celui de Domenico Silvestri (1335-ap. 1411), *De insulis*, ne peut entrer qu'incidemment en rapport avec un texte où les données géographiques sont subordonnées à l'histoire. Enea Silvio évacue les anecdotes et les traits d'érudition inutile. En a-t-il trouvé la confirmation dans Strabon, affirmant la nécessité, en histoire comme en géographie, de « négliger les détails mineurs et sans notoriété<sup>32</sup> » ? La sélection des données strictement utiles à son propos est pour lui une priorité de l'historien et du géographe soucieux d'éclairer les principaux facteurs des mutations de l'Europe.

Il faut noter, en revanche, les sources contemporaines dont Piccolomini déclare explicitement s'être servi. Elles lui ont apporté des informations de première main qu'il aurait vainement cherchées chez les auteurs anciens ou plus récents (mais lesquels ?) qu'il a consultés (*nos que ab aliis accepimus, seu Veteribus, seu novis auctoribus*<sup>33</sup>). L'une de ses sources est une brève relation, *De familia Otumanorum*, qu'un Vénitien, natif d'Eubée, Niccolò Sagundino « grand connaisseur en histoire grecque et latine » lui avait dédié, et qu'il utilise pour les chapitres consacrés aux origines et aux premières conquêtes des Ottomans<sup>34</sup>. Piccolomini, peu informé sur la question, s'appuie sur le témoignage de Sagundino, comme il le fera également pour l'*Asia*, et le cite parfois textuellement. La seconde source concerne les régions baltes qui ne lui étaient pas connues. Il tire sa documentation sur la Lituanie du témoignage direct d'un missionnaire, Jérôme de Prague (1368-1440), qui avait évangélisé cette région :

Il faisait de nombreux récits sur les Lituaniens, qui paraissaient presque incroyables. [...] J'eus plaisir à aborder l'homme et à apprendre des choses racontées de sa propre bouche. [...] Le sérieux du propos, la science et la sainteté de l'homme le rendaient digne de foi. Nous avons rapporté ce que nous avons entendu sans en rien changer<sup>35</sup>.

Ce témoignage peut être mis sur le même plan que tout autre de nature littéraire. Piccolomini s'engage personnellement sur sa crédibilité auprès de ses lecteurs. Il a surtout l'avantage d'être un témoignage direct, établi sur une relation de confiance. Ajoutons enfin que Piccolomini lui-même, en 1435, envoyé en mission par le concile de Bâle, avait descendu le Rhin de Bâle à Cologne, puis emprunté la voie terrestre d'Aix-la-Chapelle à Arras, par Liège, Louvain, Tournai, pour rejoindre la France. Ce voyage fut l'occasion de connaître sites, régions et villes, connaissance qu'il exploitera dans la *Germania* et dans le *De Europa*<sup>36</sup>. Il s'était prolongé jusqu'en Écosse et en Angleterre. Par la suite, au service de Frédéric III de Habsbourg, Piccolomini avait parcouru les routes d'Autriche, de Hongrie, de Bohême et d'Italie. Il peut donc faire état de son propre témoignage de voyageur, observateur curieux des paysages et des gens. L'Europe de Piccolomini est donc le reflet de cette communication entre les hommes, dépassant les bornes des langues et des cultures singulières.

Quelles sont les limites géographiques de l'Europe ? Quelle est son espace naturel ? Son

---

<sup>32</sup> Strabon, *Géographie*, texte établi et traduit G. Aujac, Paris, Les Belles Lettres, 1969, t. 1, p. 85 (Livre I, I, 23).

<sup>33</sup> *De Europa*, p. 58 (§ 17).

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 64 (§ 22) : *quemadmodum Nicolaus Sagundinus, uir grece ac latine historie peritissimus, ad nos scripsit*. Le texte de Niccolò Sagundino est édité par A. van Heck dans *Enee Silvii Piccolominei postea Pii PP. II Carmina*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1994, p. 217-225. Les principales citations du texte de Sagundino sont aux paragraphes 21-25 du *De Europa*, p. 62-67. N. Sagundino est mentionné comme interprète dans les discussions entre Grecs et Latins au concile d'Union des Églises grecque et latine tenu à Florence en 1439 (*De Europa*, p. 215, § 205) : *interpres Nicolaus Sagundinus utraque lingua disertissimus*.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 116 (§ 91) ; p. 118 (§93) : *Narrabat hic multa de Lituaniis, que pene incredibilia uidebantur. [...] libuit adire hominem atque ab eius ore relata cognoscere. [...] dignum fide et grauitas sermonis et dictrina ostendit et uiri religio*.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 156 (§ 137) où sont décrits les paysages de la Franconie, avec ses plaines et ses monts, ses collines et leurs vignobles : *Est autem Franconia partim plana, partim montosa. Montes ipsi haud difficiles sunt. Ager non admodum pinguis, nam plerumque arenosus est. Multis in locis consiti colles uineis gratum producant uinum, maxime uero apud Herbipolim*.



espace connu. Elle se définit, à partir des auteurs anciens<sup>37</sup>, par rapport, et par opposition, à l'Orient, à l'Asie, et l'horizon de sa frontière à l'est demeure la région du Tanaïs (le Don). Cette région limitrophe entre Europe et Asie est comprise, semble-t-il, pour Piccolomini, entre le Don et le Dniestr, distinction fondée sur des critères linguistiques et ethniques :

La Valachie est une région très vaste, qui part des montagnes de Transylvanie et s'étend jusqu'au Pont-Euxin [Mer Noire], presque entièrement plate et manquant d'eau, le fleuve Danube bordant le sud. Le nord est occupé par les *Roxani*, que nous appelons de nos jours les Ruthènes, et vers le fleuve Dniestr vivent des nomades, de race Scythe, que nous appelons aujourd'hui Tartares. [...] le peuple y parle encore la langue de Rome, bien qu'elle soit en grande partie changée et à peine intelligible pour un italien<sup>38</sup>.

Le nomadisme appartient à l'Asie, origine des grandes migrations vers l'occident, dessinant les frontières de l'Europe et de ses peuples sédentarisés. En deçà de ces limites sud-orientales, nous sommes en pays de langue latine, ou romane (le roumain), c'est-à-dire dans l'espace de l'histoire, où l'empire romain marque son expansion jusqu'au pays des Daces. Les deux continents sont géographiquement séparés par le Bosphore, « seul espace séparant l'Europe de l'Asie<sup>39</sup> ». Les limites insulaires de l'ouest sont plus incertaines. Au nord-ouest, l'Europe insulaire comprend l'Angleterre (*Anglia*)<sup>40</sup>, l'Écosse (*Scotia*)<sup>41</sup> et l'Irlande (*Hibernia*). Les informations sur cette dernière constituent le paragraphe le plus court du *De Europa* :

À présent, il nous faudrait achever par l'Hibernie, séparée de la Bretagne [Angleterre] par un mince détroit, et dont une partie libre jouit de l'amitié et de l'alliance avec les Écossais, et une autre partie se soumet à la domination anglaise. Mais puisque nous n'y relevons aucun fait digne de mémoire pour notre époque, objet de notre travail, nous passons sans tarder à ce qui concerne l'Espagne<sup>42</sup>.

L'information est aussi sèche que la notice de Domenico Silvestri, dans son *De insulis*<sup>43</sup>. Aucun rappel, par exemple, sur l'évangélisation de l'Irlande ni sur l'histoire de son peuplement, sujets sur lesquels Piccolomini se montre par ailleurs assez disert. Il ne s'étend guère sur l'Angleterre où il avait pourtant visité Londres et York lors de son équipée de 1435<sup>44</sup>. Il rappelle au passage qu'il a connu l'Écosse : « Nous nous sommes rendus en ce lieu

---

<sup>37</sup> Strabon, *Géographie*, texte établi et traduit par F. Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, t. VIII, 1966 : « La région du Tanaïs, considérée par nous comme la frontière entre l'Europe et l'Asie » (XI, 1, 1) ; Pomponius Mela, *Chorographie*, texte établi et traduit par A. Silberman, Paris, Les Belles Lettres, 1988 : *Europa terminos habet ab oriente Tanain et Meotida et Pontum, a meridie reliqua Nostri maris, ab occidente Atlanticum, a septentrione Britannicum oceanum* (I, 3, 15) ; Enea Silvio Piccolomini-Papa Pio II, *Asia*, a cura di Nicola Casella, Bellinzona, Edizioni Casagrande, 2004, p. 61 (§24, 5) : *Tanais, ut ante diximus, Europae atque Asiae terminus est.*

<sup>38</sup> *De Europa*, p. 57 (§ 16) : *Valachia perquam lata regio est, a Transilvanis incipiens usque Euxinum protensa pelagus, plana ferme tota et aquarum indigna, cuius meridiem Hister fluvius excipit. Septentrionem Roxani occupant, quos nostra etas Ruthenos appellat, et uersus fluvium Thiram nomades, Scytharum genus, quos Tartaros hodie nocitamus. [...] Sermo adhuc genti romanus est, quamuis magna ex parte mutatus et homini italico uix intelligibilis.*

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 71 (§ 29) : *tantum [est] spacium, quod Europam Asiamque determinat.*

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 183 (§ 165) : *In Anglia, quam tum Albion, tum Britanniam Veteres uocauerunt...*

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 184 (§ 66) : *Scotia eius insule, in qua est Anglia, suprema portio est.*

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 186-187 (§ 168) : *Hibernia nunc nobis absoluenda esset, que paruo a Britannia disiuncta freto, partim libera Scotorum amicitia societateque gaudet, partim anglicano pareat imperio. Sed quoniam nihil dignum memoria per hoc tempus, de quo scriptio est, gestum accepimus, ad res hispanicas festinamus.*

<sup>43</sup> *Ibernia magna insula est prope Britanniam magnam, ut Solinus scribit, multo vero uicinius Scotie a Scotis, ut Orosius scribit, habitata* (cité par N. Bouloux, *Culture et savoirs*, p. 231, n. 110).

<sup>44</sup> Relatant dans ses *Commentarii* son séjour en Angleterre, il conserve intact le souvenir de la très vive impression que lui fit l'architecture de la cathédrale de York (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) : « Il [Enea] descendit aussi à

en hiver, alors que le soleil éclairait la terre à peine plus de trois heures<sup>45</sup>. » Il est probable qu'il ait eu assez peu d'informations à fournir sur ces îles ou qu'il s'en soit quelque peu désintéressé. On peut noter que la seule mention d'un fait « merveilleux » se rapporte à l'Écosse. Il avait entendu dire que poussaient dans ce pays des arbres dont les fruits, en tombant dans l'eau, se transformaient en oiseaux : « Très désireux d'enquêter sur ce fait, nous apprîmes que ces prodiges s'éloignent toujours plus et que ce fameux arbre ne se trouve pas en Écosse, mais dans les îles Orcades<sup>46</sup>. » Les *miracula* sont exclus par Piccolomini de l'espace rationnel et historique de l'Europe, relégués dans un autre monde, plus éloigné, celui de l'imaginaire, hors de toute exploration : Enea Silvio suggère que l'investigation rationnelle fait reculer ces « prodiges » hors du champ du réel connu et exploré.

Avec l'Europe de l'est, c'est sur la partie septentrionale du continent que Piccolomini apporte des informations nouvelles qui, en élargissant la connaissance des réalités humaines et géographiques, en étendent aussi l'espace, qui n'est jamais que celui du connu. Les régions de l'Europe occidentale tournées vers l'Océan, le *Mare externum*, étaient pour Strabon [*Géographie*, VII, 2, 4] au delà de l'Elbe (*Albis fluvius*) *terrae nondum exploratae*, et la Baltique *regio incognita*. Mais du temps de Piccolomini, la localisation et l'histoire de ces contrées n'en demeuraient pas moins vagues. Enea décrit les régions et les modes de vie des peuples de la Baltique – Rhuténie, Lituanie et Livonie – sur la base de la documentation que lui a fournie, comme nous l'avons signalé, Jérôme de Prague. Il rappelle, le trait est significatif, que chez les Lituanais « les richesses consistent principalement en peaux de bêtes, auxquelles notre époque donne les noms de zibelines et d'hermines. L'usage de l'argent y est inconnu ; les fourrures leur en tiennent lieu<sup>47</sup>. » Ces traits de mœurs devaient donc paraître totalement étrangers à une société où le numéraire était la base des échanges commerciaux, tout comme devait l'être la provenance de ces fourrures appréciées et objets de luxe. Les précisions sur les conditions climatiques difficiles relèvent de la même volonté de précision et de dépassement :

Se rendre chez les Lituanais à la saison d'été est difficile en raison des eaux marécageuses qui envahissent presque tout ; l'hiver permet un accès par les passages resserrés par le gel : les marchands voyagent sur la glace et la neige en emportant dans leurs chariots des vivres pour plusieurs jours<sup>48</sup>.

Dans cet immense ensemble que représente l'Allemagne au cœur de l'Europe, Piccolomini s'arrête sur les terres habitées à l'extrême nord, les trois royaumes de Danemark (*Dania*, appelée aussi selon son nom habituel *Dacia*<sup>49</sup>), de Suède (*Suecia*), et de Norvège (*Noruegia*). Si « la Suède, entourée de toute part par la mer, comprend plusieurs îles, dont la Scandinavie (*Scandania*), dont font largement mention les Anciens », la Norvège constitue l'ultime terre connue de l'Europe :

---

York, grande ville populeuse, où se trouvent une église célèbre dans le monde entier pour sa taille et son travail, et une chapelle d'une grande luminosité dont les vitraux sont reliés par de très minces colonnes » : *in Eboracum quoque descendit, magnam et populosam urbem, ubi templum est et opere et magnitudine toto orbe memorandum et sacellum lucidissimum, cuius parietes nitri inter columnas ad medium tenuissimas colligati tenentur* (*Commentarii*, I, 6, p. 48).

<sup>45</sup> *De Europa*, p. 185 (§ 166) : *hic nos brumali tempore fuimus, cum sol paulo amplius quam tris horas terram illuminaret.*

<sup>46</sup> *De Europa*, p. 186 (§ 167) : *de qua re cum avidius inuestigaremus, didicimus miracula semper remotius fugere famosamque arborem non in Scotia, sed apud Orchades insulas inueniri.*

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 115 (§ 90) : *opes apud eos precipue animalium pelles, quibus nostra etas zebellinis armelinisque nomina indidit. Usus pecunie ignotus ; locum eius pelles obtinent.*

<sup>48</sup> *Ibidem*, p. 115 (§ 90) : *Ad Lituanos estimo tempore difficilis transitus est palustribus aquis cuncta ferme obsidentibus ; hiems prebet aditum astrictis gelu lacunis : mercatores super glaciem ac niuem iter faciunt plurimum dierum cibaria in uehiculis ferentes.*

<sup>49</sup> *Ibidem*, p. 133 (§ 115) : *Dania (sive Daciam dicere uolumus, consuetudini seruientes) Germanie portio est. — La Dacia désignait, dans les textes médiévaux, le Danemark.*

Elle est liée au continent par l'intermédiaire des Ruthènes et, s'étendant vers le nord, elle est limitrophe de la terre inconnue ou de l'Océan fait de glace, comme plusieurs le racontent. Dans sa partie orientale et méridionale elle est baignée par la mer Baltique, vers l'ouest elle a pour limite l'Océan britannique<sup>50</sup>.

Au delà de cette limite, s'ouvre l'espace de la *terra incognita*, d'un autre monde (*alter orbis*), qui laisse place à des récits plus ou moins teintés de fabuleux. Autre monde dont on ne peut déterminer à quel espace il appartient, étendue glacée laissant supposer l'absence de populations.

Si ces limites naturelles du continent le dessinent comme un contenant, l'Europe se définit et s'identifie par un autre espace, celui des peuples qui l'occupent, l'espace d'une histoire construite en commun. Ce qui le caractérise, ce sont les migrations, de l'Orient vers l'Occident, des populations nomades qui, en se sédentarisant, ont configuré le paysage humain de l'Europe. L'histoire est définie par le mouvement, le « changement ». Le terme de *mutatio* revient à plusieurs reprises<sup>51</sup> sous la plume de Piccolomini. Le caractère mouvant et fluctuant des constructions humaines justifie le projet même de Piccolomini, explique le regard porté par l'historien sur les plus récentes mutations qui ont affecté l'Europe :

Étonnante mutation des choses et gloire éphémère de la domination de l'homme : voici la Macédoine, illustre sous deux rois, et qui, ayant assujéti la Grèce et la Thrace, étendit son empire sur l'Asie [...]. La voici, la même, soumise aujourd'hui à cette immonde race des Turcs, obligée de payer tribut et de supporter un misérable joug<sup>52</sup>.

Ce sens du « flux » des choses, caractéristique de la conscience historique des humanistes, se nourrit ici d'un événement de l'actualité récente dont le retentissement affecte en profondeur Piccolomini et bon nombre de ses contemporains : la chute de Constantinople et la disparition de l'Empire byzantin. Face à cet écoulement des choses, existent des éléments de stabilité permettant de discerner les fondements d'une identité européenne. Ces fondements reposent essentiellement sur une religion et une culture communes.

Dans la configuration de l'Europe, l'espace religieux chrétien est le premier élément de solidarité des peuples qui l'occupent. Le sentiment d'identité collective, exprimé par l'idée de Chrétienté, demeure au long du Moyen Âge lié à une communauté et à une solidarité humaines, et à un territoire. Cette Chrétienté recouvre avant les invasions musulmanes et ottomanes un territoire qui déborde les frontières géographiques de l'Occident, comme le soulignera Pie II dans l'*Asia*, en déplorant la disparition de l'Asie mineure chrétienne :

La Pamphylie, comme les provinces du reste de l'Asie [mineure], a reçu le saint Évangile du Christ, puis a quitté le chemin de la vie [Jn 14, 6] et a suivi l'infâme croyance de Mahomet et ses fables sans fondement<sup>53</sup>.

---

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 134 (§ 115) : *continenti per Ruthenos iungitur et in arcton protensa incognite terre seu structo glacie oceano, ut plerique fabulantur, contermina est. Ad orientis partem ac meridiem baltheo mari alluitur, ad occidentem britannicus finit oceanus.*

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 190 (§ 174) : *creberrimas mutationes* ; p. 86 (§ 47) : *mira rerum mutatio* ; p. 182 (§ 165) : *mutationes sub Friderico factas.*

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 86 (§ 47) : *mira rerum mutatio et fluxa humani imperii gloria : hec est Macedonia, que duobus inclita regibus, Grecia Thraciaque subacta imperium protendit in Asiam [...]. Hec eadem nostra etate spurcissime Turcorum genti subiecta tributum pendere et iugum ferre miserrimum cogitur.*

<sup>53</sup> *Asia*, 2004, p. 188 (§ 90, 7) : *Pamphilia sicut et reliquae Asiae provinciae sacrosanctum Christi evangelium suscepit, postea de via vitae recessit sceleratum Mahometis dogma et inanes secuta fabulas.*

Le Christ a perdu beaucoup trop en Asie [mineure] : cette très noble province a été rendue étrangère à notre religion<sup>54</sup>.

Piccolomini rappelle qu'en Europe même, en Espagne, le royaume de Grenade « est étranger à l'Évangile du Christ » (*quod ab euangelio Christi alienum est*<sup>55</sup>) et que (nous y reviendrons) la Grèce est sous occupation ottomane. Il retrace les étapes de l'évangélisation du nord de l'Europe qui, par la conversion de peuples étrangers au christianisme, a permis leur intégration dans l'espace de la communauté européenne. Les « frontières de la catholicité<sup>56</sup> » ont progressé dans les pays baltes et au nord de l'Allemagne à partir du XII<sup>e</sup> siècle, mais, encore au XV<sup>e</sup> siècle, en Lituanie, comme nous l'avons vu, par les efforts de prédicateurs, tels le frère Jérôme de Prague. Piccolomini esquisse les étapes historiques de cette christianisation qui ne fut pas sans rencontrer des résistances. L'action évangélisatrice est accompagnée d'actions militaires<sup>57</sup> : en Livonie (« la dernière des provinces chrétiennes ») ou en Prusse, où les Chevaliers teutoniques (*Fratres Theutones*) contribuent à la christianisation. Celle-ci est considérée comme une victoire sur le paganisme qui, auparavant, faisait rejeter ces peuples dans le monde barbare, c'est-à-dire hors de l'espace chrétien et européen :

Ce peuple [les Prussiens] fut barbare et adora les idoles jusqu'au temps de l'empereur Frédéric II [qui favorisa leur installation en Prusse]<sup>58</sup>.

Les Chevaliers teutoniques, dits de Sainte-Marie, la [la Livonie] conquièrent par les armes et la forcèrent à accepter le culte du Christ, alors qu'elle était auparavant païenne et adorait les idoles. [...] La religion chrétienne a ouvert à notre race cette partie du monde, montrant à ces peuples particulièrement féroces, une fois purgée leur barbarie, un mode de vie plus doux<sup>59</sup>.

Les effets de la christianisation demeurent relatifs en Lituanie où persistent des pratiques païennes ou « hérétiques ». Bien que chrétiens, les Lituaniens se partagent entre catholiques, orthodoxes, hussites ou manichéens, d'autres adorent les idoles païennes, mais « la plus grande part d'entre eux a été convertie au Christ dans notre siècle, après que Vladislaw II [Jagellon] ait reçu de ces peuples la royauté de Pologne<sup>60</sup> ». Enea rapporte les témoignages de Jérôme de Prague sur les divers cultes que ces populations vouaient aux forces de la nature (serpents, soleil, arbres) :

S'étant mis en route vers l'intérieur des terres, il [Jérôme] découvrit une autre peuplade qui adorait le soleil et rendait un culte singulier à un marteau de fer d'une exceptionnelle dimension. Ayant interrogé les prêtres sur ce que signifiait ce culte, ils répondirent qu'autrefois le soleil

---

<sup>54</sup> *Ibidem*, p. 214 (§100, 18) : *Nimis multum est quod in Asia perdidit Christus : nobilissima provincia a nostra religione est alienata.*

<sup>55</sup> *De Europa*, p. 187 (§ 169).

<sup>56</sup> J. Chélini, *Histoire religieuse de l'Occident médiéval*, Paris, Hachette [Pluriel], p. 332 et suivantes.

<sup>57</sup> Comme celles de Charlemagne contre les Saxons (*De Europa*, p. 127, (§104) : *Carolus Magnus imperator multa cum Saxonibus bella gessit, priusquam Christi cultum reciperent, eosque magnis afflicxit cladis* (« L'empereur Charlemagne guerroya beaucoup contre les Saxons, avant qu'ils n'acceptent la religion du Christ, et leur infligea de graves défaites »).

<sup>58</sup> *De Europa*, p. 121 (§ 97) : *Barbara hec gens et idolorum cultrix usque ad Fridericum imperatorem eius nominis secundum fuit.*

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 119 (§95) : *Fratres teutonici, qui Beate Marie uocantur, hanc armis quesiuere et Christi sacra suscipere coegerunt, cum esset antea gentilis et idola coleret. [...] christiana religio hanc orbis partem nostro generi aperuit, que ferocissimis gentibus deteresa barbarie mitioris uite cultum ostendit.*

<sup>60</sup> *Ibidem*, p. 115 (§ 90) : *horum magna pars euo nostro ad Christum conuersa est, postquam Vladislaus ex ea gente Polonie regnum accepit.*

n'avait plus apparu durant de longs mois, car un certain roi très puissant l'avait pris et enfermé dans l'enceinte d'une tour fortifiée. Ensuite, un géant porta secours au soleil et, à l'aide d'un marteau gigantesque, abattit la tour et on rendit aux hommes le soleil libéré. C'est pourquoi cet instrument, grâce auquel les mortels avaient reçu la lumière, était digne de vénération. Jérôme rit de leur naïveté et leur démontra qu'il s'agissait d'une fable sans fondement. Il leur montra qu'en vérité le soleil, la lune et les étoiles étaient des créatures [créations divines] avec lesquelles le Dieu suprême a orné les cieux et auxquelles il a ordonné de briller d'un feu perpétuel pour être utiles aux hommes<sup>61</sup>.

Ces pages offrent l'excellent exemple d'une curiosité d'ethnographe attentif aux coutumes et aux croyances. Les « fables sans fondements » sont la marque d'une conscience peu évoluée des réalités physiques et rationnelles d'une création et d'un ordre divins. On notera au passage qu'il utilise le même terme (*inanis fabula*) pour désigner dans l'*Asia*, comme nous l'avons vu, la religion de Mahomet. L'espace de la religion « vraie » est donc un signe identitaire fort. L'évangélisation, en convertissant ces peuplades au christianisme, les a libérées de leurs « erreurs » : leur christianisation permet donc de les assimiler aux « Européens ».

Il est intéressant de noter que cette évangélisation « a ouvert » (*aperuit*) de nouveaux espaces en intégrant des peuples barbares à la Chrétienté, à la « race », nation ou communauté européenne. Si, parallèlement aux méthodes militaires d'un Charlemagne ou des Chevaliers teutoniques, Piccolomini propose un modèle évangélisateur plus conforme à la persuasion de la parole, incarné par l'action de Jérôme de Prague, le rôle de la christianisation est d'élargir l'espace religieux communautaire auquel peut s'identifier l'Europe. Dans les passages précédemment cités, on notera que si la religion chrétienne adoucit les mœurs des Livoniens et des autres, elle est indissociable d'un second facteur de stabilité. L'emploi du mot *cultum* renvoie à un mode de vie « civilisé », qui s'est « purgé » de la barbarie. L'Europe se construit donc sur un mode de civilisation qui fait reculer à ses frontières la barbarie, comme le montre cet autre passage significatif :

Il existe encore, non loin de la source du Tanaïs, une deuxième Hongrie, souche de la nôtre [...] qui lui est presque semblable par la langue et les coutumes, bien que la nôtre soit plus civilisée, adorant le Christ ; celle-là vivant à la manière des barbares est l'esclave des idoles<sup>62</sup>.

Les composantes identitaires (*nostra, nostra*), également fondées, on le constate, sur le rapport à l'altérité (*altera*), sont donc plus fortes que les facteurs de divisions : l'identité linguistique (trois aires : germanique, romane, slave) joue un rôle secondaire de cohésion. L'importance accordée aux chapitres sur l'évangélisation des populations « barbares » de l'Est et du Nord est significative : elle compense la perte des territoires de l'Europe chrétienne, dans la péninsule balkanique, progressivement occupés par les Turcs. C'est une carte nouvelle de l'Europe qui se dessine. On notera enfin qu'aux extrêmes la côte balte constitue l'extrême frontière nord-orientale de l'Europe, tandis que Grenade en constitue

---

<sup>61</sup> *Ibidem*, p. 116-117 (§ 92) : *Profectus introrsus aliam gentem repperit, que solem colebat et malleum ferreum rare magnitudinis singulari cultu venerabatur. Interrogati sacerdotes, quid ea sibi veneratio vellet, responderunt olim pluribus mensibus non fuisse visum solem, quem rex quidam potentissimus captum conclusisset in carcere munitissime turris. Gigantem deinde opem tulisse soli ingentique malleo perfregisse turrim solemque liberatum hominibus restituisse. Dignum itaque veneratu instrumentum esse, quo mortales lucem recepisset. Risit eorum simplicitatem Hieronymus inanemque fabulam esse monstravit. Solem uero et lunam et stellas creaturas esse ostendit, quibus maximus Deus ornavit celos et ad utilitatem hominum perpetuo iussit igne lucere.* Le « marteau » a vraisemblablement un rapport avec l'attribut de Thor, dieu des croyances scandinaves et germaniques.

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. 29 (§ 1) : *Extat adhuc non longe ab ortu Thanays altera Hungaria nostre huius, de qua sermone est, mater, lingua et moribus pene similis, quamvis nostra ciuiliior est, Christi cultrix ; illa ritu barbarico uiuens seruit idolis.*

l'extrême limite au Sud. Grenade et les Balkans, même sous occupation musulmane, demeurent terre d'Europe, car il est sous-entendu qu'ils sont promis à la reconquête.

À la reconquête aussi sont promises ces poches d'« hérésies » qui demeurent ou naissent au cœur de l'Europe : le hussisme et le manichéisme. Au XV<sup>e</sup> siècle, les pontifes, prédécesseurs de Pie II, mènent une politique de réévangélisation des régions touchées par le réformisme des hussites. L'empereur Frédéric III demanda et obtint, en 1450, l'envoi en Autriche de Jean de Capistran<sup>63</sup>, l'un des plus importants prédicateurs de l'époque, pour réformer les Conventuels, propager l'Observance, et convertir les hussites de Bohême. À l'été 1451, pendant son séjour en Bohême, Enea Silvio voulut disputer à Tabor avec les « Taborites hérétiques [...] au sujet de la foi<sup>64</sup> ». De ces entretiens, il tira une relation sous forme de dialogue (*Contra Bobemos et Thaboritas, de communione sub utraque*<sup>65</sup>). Le chapitre du *De Europa* sur la Bohême est essentiellement consacré à la situation religieuse :

De notre temps, chez les Bohêmes, se sont produits beaucoup d'événements dignes d'être rappelés, beaucoup de combats s'y sont déroulés, beaucoup de sang y a été versé, des villes ont été détruites de fond en comble, la religion [catholique] y a été méprisée et foulée aux pieds. L'hérésie des Hussites y est apparue, la folie des Adamites s'y est répandue<sup>66</sup>.

Ces facteurs d'instabilité, ces divisions et ces guerres que continuent de se mener les souverains et les nations d'Europe coexistent avec les caractères de cohésion culturelle. Parmi ceux-ci, Piccolomini note le dense réseau fluvial qui irrigue l'Allemagne, favorisant les échanges commerciaux, et celui de ses villes. L'urbanisation modèle ce paysage européen, et, si les descriptions sont rares en raison du caractère volontairement synthétique de l'ouvrage, il ne manque pas de brèves mais suggestives évocations :

Le Moganus [Main] prend sa source dans les monts de Bohême et se jette dans le Rhin dans la région de Mayence. [...] Ce même fleuve traverse plusieurs villes, dont les plus remarquables sont Herbipolis [Würzburg] et Francfort. Herbipolis est le siège d'un fameux évêché [...]. Il se tient à Francfort un célèbre marché où se rencontrent les Allemands de Haute et Basse Allemagne deux fois par an<sup>67</sup>.

La partie consacrée à l'Italie est présentée selon une division par villes ou principautés, et non par régions ou provinces. Piccolomini relève ainsi l'importance acquise par le mouvement communal : il s'agit pour plusieurs de cités-états, républiques telles Florence, Gênes, Venise, Sienne, ou principautés, duchés ou seigneuries impliquées dans le complexe rapport de forces de la péninsule. On notera la nouveauté de cette présentation (et représentation) de l'Italie par rapport à celle que proposait l'historien Flavio Biondo dans son

---

<sup>63</sup> Giovanni da Capistrano (1386-1456) accomplit une œuvre d'apostolat en Europe centrale et orientale. Il eut pour maître spirituel Bernardin de Sienne.

<sup>64</sup> *Commentarii*, p. 72 (l, 21) : *in hac legatione bis Thaboritas adiit, hereticos, qui Bobemiam incolunt, omnium pessimos, cumque his acerrime de fide disseruit* (« Pendant cette légation, il se rendit deux fois chez les Taborites, des hérétiques qui habitent la Bohême, les pires de tous, et avec eux disputa avec acharnement sur la foi »).

<sup>65</sup> Wolkan, *Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini*, Fontes rerum Austriacarum. Diplomataria et acta, 68, Wien, 1918, p. 22-57 (lettre du 21 août 1451 adressée à Juan Carvajal).

<sup>66</sup> *De Europa*, p. 136 (§ 118) : *multa apud eos etate nostra memoratu digna emerunt, multa prelia gesta sunt, multus ibi sanguis effusus, delete funditus ciuitates, sprete et conculcata religio. Exorta est Hussitarum heresis, Adamitarum pullulauit insania*.

<sup>67</sup> *Ibidem*, p. 154 (§ 135) : *Muganus uero ex montibus Bobemie ortus e regione Maguntie in Rhenum exoneratur [...]. Perlabitur idem fluminis non pauca ciuitates, quarum illustriores sunt Herbipolis et Frankfordia. In Herbipoli nobilis episcopi sedes est [...]. In Frankfordia nobile emporium est, in quo Superi cum Inferis Germani conueniunt bis singulis annis*.

*Italia illustrata*, ouvrage qu'Enea avait certainement présent à l'esprit quand il rédigeait la partie italienne du *De Europa*. Flavio Biondo s'en tenait, en effet, au modèle plinien, en suivant une division de la péninsule en *regiones*<sup>68</sup>. Piccolomini, en se détachant du modèle suivi par Biondo, entend décrire l'Italie « réelle » de son temps, et souligner l'importance des nouvelles forces politiques dans la péninsule. Ni les paysages ni la chorographie ne trouvent de place dans ce panorama essentiellement politique où Rome est identifiée à la Papauté et à son gouvernement des affaires temporelles (l'État pontifical, la diplomatie italienne) et missionnaires (croisades, évangélisation). En revanche, l'accent est mis, plus que dans toute autre région d'Europe, sur une Italie (sans unité politique) foyer de culture et promotrice des lettres. Bon nombre d'humanistes<sup>69</sup> sont mentionnés, ce qui n'était pratiquement pas le cas dans le reste du *De Europa*<sup>70</sup>, ainsi que l'action de mécénat menée par des princes italiens (Côme de Médicis, Alphonse d'Aragon) acquis à la promotion de la culture des humanités. Le rôle des lettrés florentins, chanceliers de la République, y est particulièrement souligné :

La sagesse des Florentins mérite d'être recommandée dans bien des choses, en particulier du fait que pour choisir leurs chanceliers ils ne regardent pas à la science du droit, comme dans la plupart des villes, mais à l'éloquence et à ce qu'ils appellent les études d'humanité ; en effet, ils savent que Cicéron et Quintilien, et non Bartolo ou Innocent, enseignent l'art du bien écrire et du bien parler<sup>71</sup>.

Dans cette action, la papauté romaine tient une place primordiale. Piccolomini expose longuement, et exceptionnellement dans le *De Europa*, le rôle joué par Nicolas V, l'humaniste collectionneur de manuscrits :

Il ordonna qu'on lui apporte les livres en provenance de toute la Grèce, recherchés avec soin, et il veilla à les faire traduire en latin, offrant aux traducteurs de larges récompenses. [...] Du reste, Nicolas rassembla une bibliothèque abondamment pourvue en manuscrits anciens et récents, dans laquelle il plaça environ trois mille volumes<sup>72</sup>.

En rassemblant le patrimoine de la littérature grecque et en le faisant traduire en latin, Nicolas V assure le passage, la *translatio* de la Grèce à l'Europe, dans un moment où la chute de Constantinople met en péril la conservation et la transmission de cette culture. Peu après l'événement, en juillet 1453, il écrivait une lettre à Nicolas V pour déplorer, entre autres choses, le sort fait aux bibliothèques :

Que dirais-je des livres innombrables qui se trouvaient en ce lieu, encore inconnus aux Latins ? Las, combien de noms de grands hommes périront à présent ? C'est la seconde mort d'Homère,

---

<sup>68</sup> Voir D. Defilippis, « Modelli e fortuna », p. 221-226.

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 203 (§ 191, *Venetia*) : Francesco Barbaro ; p. 209 (§ 198, *Ferraria*) : Guarino Veronese ; p. 221 (§ 213, *Florentia*) : Leonardo Bruni ; p. 243 (§ 235, *Roma*) : Leon Battista Alberti.

<sup>70</sup> À quelques exceptions près, comme le cardinal polonais Zbigniew Olesnicki (1389-1455, évêque de Cracovie), grand lettré, avec lequel il correspond depuis 1443 (*De Europa*, p. 111, § 86 : *episcopus litterarum doctrina et morum suavitatem insignis* (« évêque remarquable par sa science des lettres et par la douceur de ses mœurs »), ou Pier Paolo Vergerio (1370-1444), auteur du premier traité systématique sur les études « libérales », *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiae studiis* (*ibidem*, p. 55, § 15 : *Paulus Vergerio Iustinopolitanus grecis ac latinis litteris apprime instructus* (« Paulus Vergerius de Capodistria, supérieurement instruit en lettres grecques et latines »).

<sup>71</sup> *De Europa*, p. 221 (§ 213) : *Commendanda est multis in rebus Florentinorum prudentia tum maxime, quod in legendis cancellariis non iuris scientiam, ut plerique civitates, sed oratoriam spectant et que uocant humanitatis studia ; norunt enim recte scribendi dicendique artem, non Bartholomaeum aut Innocentium, sed Tullium Quintilianumque tradere.*

<sup>72</sup> *Ibidem*, p. 243-245 (§ 235) : *Libros ex tota Graecia [sic] perquisitos ad se iussit afferri et in latinam conuerti linguam curauit magna premia translatoribus prebens. [...] Ceterum Nicolaus et ueteribus et nouis codicibus ornatissimam bibliothecam instruxit, in qua circiter tres milia librorum uolumina condidit.*

le second trépas de Platon. Où rechercherons-nous les œuvres de génie des philosophes et des poètes ? La source des Muses est tarie, puisse-t-il nous rester assez de talent pour pouvoir pleurer ce grand malheur avec de dignes accents<sup>73</sup>.

Dans une autre lettre, du 21 juillet 1453, il s'adressait à Nicolas de Cues : « Il restera quelque lumière chez les Latins [...] Les lettres vivent avec le Siège romain, et sans lui toute science périt<sup>74</sup>. » Dans le *De Europa*, cette conscience s'est accrue. L'Europe est devenue l'héritière du patrimoine culturel de la civilisation grecque, exilée de sa patrie originelle, mais ayant retrouvé une patrie nouvelle. L'Europe se définit donc par cet héritage commun, grec et latin, dont, en Italie, Rome est, avec la papauté, le principal foyer d'où rayonneront jusqu'aux frontières les plus reculées de l'Europe, aux limites du monde « barbare », culture latine et religion catholique.

Abordons, avant de conclure, le point que nous avons laissé provisoirement de côté : la priorité donnée à la Hongrie et à la péninsule balkanique dans le plan de l'ouvrage. Il faut y insister : le *De Europa* naît de l'actualité immédiate et dans le contexte d'une situation internationale lourde de menaces pour l'Europe. Commencer sa description du continent par cette partie où la pression militaire turque est la plus forte, relève d'une lecture géopolitique, par définition mouvante, mais contient aussi une valeur symbolique. L'histoire récente de la Hongrie, marquée par les défaites des armées européennes – Varna – et les résistances victorieuses – Belgrade – illustre l'esprit de résistance qu'incarne son régent, Jean Hunyade : « il fut le premier des Hongrois à démontrer que les armées turques pouvaient être brisées et vaincues<sup>75</sup>. » La Hongrie est à l'avant-poste de la lutte contre le Turc, elle constitue ce « mur » et ce « bouclier » défendant la Chrétienté assiégée, comme l'avait redit Enea, dans son discours de Ratisbonne, en septembre 1454, en appelant, face au danger pressant, à l'action commune contre les Turcs (« Les Hongrois [qui] jusqu'ici ont été le bouclier de notre foi, le mur de notre religion<sup>76</sup> »). Enea salue également en Georges Scanderbeg le héros de l'Albanie, « lui qui a passé presque toute sa vie à mener une lutte armée au nom du Christ, a vaincu et défait dans le combat de nombreuses et grandes troupes de Turcs<sup>77</sup> ».

Pour Piccolomini, l'avancée turque en Europe est le principal problème que celle-ci doit affronter en 1458. La région qu'il appelle *Romania* (Roumanie) – en fait la Roumélie, toute la zone maritime jusqu'à l'Hellespont (détroit des Dardanelles) correspondant à la Thrace et à la Macédoine – est une parcelle d'Europe revenue à son état originel d'avant la civilisation :

[Elle est] de nation grecque, bien qu'autrefois elle ait été barbare, et que, de nos jours, après la destruction de l'empire grec, sous la domination des Turcs, elle soit retournée à la barbarie<sup>78</sup>.

---

<sup>73</sup> Wolkan, *Der Briefwechsel*, 68, p. 200 : *quid de libris dicam, qui illic erant innumerabiles, nondum Latinis cogniti ? heu, quot nunc magnorum nomina virorum peribunt ? secunda mors ista Homero est, secundus Platoni obitus. Ubi nunc philosophorum aut poetarum ingenia requiremus ? Extinctus est fons musarum, utinam tantum nobis superaret ingenii, ut hanc calamitatem dignis vocibus deplorare possemus.*

<sup>74</sup> *Ibidem*, p. 211 : *restabit aliquid lucis apud Latinos [...]. Cum sede Romana vivunt littere, qua sublata perit omnis doctrina.*

<sup>75</sup> *De Europa*, p. 44 (§ 7) : *primusque omnium apud Hungaros Turcorum acies et frangi et uinci posse monstravit.*

<sup>76</sup> Æ. S. Piccolomini Senensis, qui post adeptum Pontificatum Pius eius nomini Secundus appellatus est, *Opera quae extant omnia...*, Basileae, ex officina Henricpetrina, 1571, p. 682 : *Ungari qui batenus nostrae fidei clypeus, nostrae religionis murus fuerunt (Oratio Aeneae de Constantinopolitam Clade, et bello contra Turcos congregando, epist. CXXXI, p. 678-689).*

<sup>77</sup> *De Europa*, p. 92 (§ 57) : *qui etatem pene omnem in armis pro Christi nomine pugnando consumpsit, multas et magnas Turcorum turmas bello uicit et deleuit.*

<sup>78</sup> *Ibidem*, p. 59 (§ 18) : *post quos [Bulgaros] loca maritima uersus meridiem ad Hellespontum usque Romania est, natio graeca, quamuis olim barbara fuerit, et iterum nostro tempore deleta Grecorum imperio dominantibus Turcis in barbariam redit.*



Le sort de la Roumélie, terre romaine peuplée de Grecs, illustre les risques d'une destruction de la culture européenne. Une autre séparation, nullement liée aux conditions géographiques (le Bosphore) marque la différence entre Asie et Europe : celle qui intervient entre barbarie et civilisation, puisque l'Europe occupée par les Turcs n'est plus l'Europe, mais le territoire des barbares. Le berceau de la civilisation, Athènes, n'est plus : Enea note la prise de l'Acropole, en juin 1458<sup>79</sup>. La Morée (le Péloponnèse) est elle-même dévastée par les armées de Mehmet II au cours de l'année 1458, la Serbie est sur le point de succomber<sup>80</sup>.

Piccolomini s'attache donc à identifier ce qui sépare les Européens des nouveaux envahisseurs. Retraçant l'histoire des conquêtes turques en Asie mineure depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, il ne voit que pillages et incendies, et dans la haine des conquérants pour la culture hellénique, la meilleure preuve de leur barbarie. De manière très polémique, il répond à ceux qui attribuent aux Turcs une ascendance troyenne parce qu'ils occupent l'Asie mineure, que leurs mœurs les empêchent d'être les héritiers d'une race et d'une civilisation originaire d'Europe :

Les Troyens étaient originaires de Crète et d'Italie ; la race des Turcs est scythe et barbare [...]. Les Turcs [sont] un peuple cruel, plein de turpitude, fornicateur, se donnant à tous les adultères et à toutes les débauches. Ils mangent des choses qui font horreur aux autres peuples : viandes de jument, de loup et de vautour<sup>81</sup>.

Il reprend, dans des termes très voisins et dans un esprit identique, l'argumentation de son discours de Ratisbonne :

Et bien que pendant plusieurs siècles [ce peuple] se soit montré un peu civilisé sous l'effet de la douceur du ciel et de la fertilité du sol, cependant, aujourd'hui encore, il ressent beaucoup de sa monstruosité originelle, et ne s'est pas purgé de toute barbarie. Il se nourrit encore de viande de cheval, de putois et de vautour, est l'esclave de la débauche, succombe à la cruauté, déteste les lettres, persécute les études d'humanité<sup>82</sup>.

Les Turcs sont donc identifiés par des traits qui les placent dans l'infra-humanité : leur cruauté native, leur absence de morale, leur luxure, leur nourriture immonde, leur hostilité aux « humanités » les rejettent hors de la civilisation incarnée par l'Europe<sup>83</sup>. Le clivage apparaît donc total entre eux et les Européens.

Piccolomini se défend d'avoir voulu faire œuvre de géographe. Le *De Europa* n'en dessine pas moins une Europe dont l'espace géographique circonscrit une frontière reflétant en grande partie ses limites naturelles : fleuves, mers, océans, îles. Mais cet espace est aussi

---

<sup>79</sup> *Ibidem*, p. 88 (§ 50).

<sup>80</sup> Sur l'avancée turque dans les Balkans, voir M. Spremič, « I Balcani e la crociata (1455-1464) », *Il sogno di Pio II e il viaggio da Roma a Mantova*, Firenze, Olschki, 2003, p. 481-502.

<sup>81</sup> *Ibidem*, p. 62-63 (§ 20-21) : *sed illorum origo ex Chreeta atque Italia fuit ; Turcorum gens scythica et barbara est [...] [Turci] gens truculenta, ignominiosa et in cunctis stupris ac lupanaribus fornicaria. Comedit que ceteri abominantur : iumentorum, luporum et uulturum carnes.*

<sup>82</sup> *Opera omnia (Oratio Aeneae de Constantinopolitana clade)*, p. 681 : *Et quamvis sub miti coelo et mundiori terra per tot secula parumper excultam se praebuerit, sapit tamen adhuc multum pristinae deformitatis, neque omnem Barbariem deterisit. Carnes adhuc equorum, uesontium, uulturumque comedit, libidini seruit, crudelitati succumbit, literas odit, humanitatis studia persequitur.* Enea utilise, dans les deux textes, les informations tirées de la *Cosmographia* d'un géographe latin, Aethicus Ister (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle).

<sup>83</sup> Hérodote et Eschyle (*Les Perses*) identifiaient de même l'Asie comme le continent des Barbares, par opposition à la Grèce civilisée : voir F. Cardini, *Europe et Islam. Histoire d'un malentendu*, traduit de l'italien par J.-P. Bardos, Paris, Seuil, 2002 (édition italienne, 2000), p. 209-210.

religieux, chrétien, en expansion dans les territoires récemment évangélisés, mais aussi, en d'autres endroits, menacé par les progrès de l'Islam, comme il l'écrivait dans une lettre à l'évêque Johann Vitéz, chancelier du royaume de Hongrie, envoyée de Wiener-Neustadt au cours de l'été 1454 :

Il n'y a plus rien à nous ni en Asie, ni en Afrique. Nous avons perdu une grande partie de l'Europe ; Mehmet nous a réduits dans un coin ; ici il fait pression sur les Hongrois, là sur les Espagnols<sup>84</sup>.

Le mot « coin » (*angulus*), à peu près constant<sup>85</sup> chez Piccolomini et dans la littérature de l'époque, traduit le sentiment assez général d'être acculé à la défensive. L'espace européen est d'abord celui des Européens, héritiers de la culture classique et fille du christianisme. Son destin est scellé par ce double héritage. Des hommes s'y font un peu partout les promoteurs de cette culture des « humanités », surtout en Italie où il existe des princes protecteurs des arts et des lettres. Il ne faut donc pas y voir un repli frileux, face à l'agression externe. Celle-ci permet au contraire d'affirmer l'unité des valeurs, des solidarités, pour la défense d'un patrimoine commun identifié à la civilisation. C'est en tout cas ce que la plume de Piccolomini veut affirmer. La papauté doit être le centre fédérateur d'une solidarité des peuples dans la défense de cette identité où s'enracine leur avenir.

---

<sup>84</sup> Wolkan, *Der Briefwechsel*, 68, *ibid.*, p. 544 : *nihil est in Asia, nihil in Africam nostrum. Europe maximam partem amisimus ; in angulum nos Maumethus coartavit ; hinc Hungaros, inde Hispanos premit.*

<sup>85</sup> *Ibidem*, p. 211 : *multo majus illud [detrimentum] quod fidem Christianam comminui, et in angulum coartari videmus* (« c'est un bien plus grand préjudice de voir la foi chrétienne être affaiblie et réduite dans un coin ») (Lettre à N. de Cues, du 21 juillet 1453).

BIBLIOGRAPHIE

BALDI, B., « Enea Silvio Piccolomini e il *De Europa* : umanesimo, religione e storia », *Archivio Storico Italiano*, CLXI, 2003, p. 615-683.

BOULOUX, N., *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV<sup>e</sup> siècle*, Turnhout, Brepols [Orbis Terrarum, 2], 2002.

CARBONELL, Ch.-O., *Une histoire européenne de l'Europe. Mythes et fondements (des origines au XV<sup>e</sup> siècle)*, ouvrage collectif, Toulouse, éditions Privat, 1999.

GUERRINI, L., *Un pellegrinaggio secolare. Due studi su Enea Silvio Piccolomini*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2007.

LE GOFF, J., *L'Europe est-elle née au Moyen Age ?*, Paris, Seuil, 2003.

SCAFI, A., « Pio II e la cartografia : un papa e un mappamondo tra Medioevo e Rinascimento », *Enea Silvio Piccolomini. Pius Secundus Poeta Laureatus Pontifex Maximus*, Atti del Convegno Internazionale 29 settembre-1 ottobre 2005 Roma, a cura di Manlio Sodi–Arianna Antoniutti, Roma, Edizioni Shakespeare and Company–Libreria Editrice Vaticana, 2007, p. 239-261.